

HENRY MILLER
OU
LE JUIF MANQUÉ

La littérature est contagieuse, s'attrape comme un virus. Miller nous installe dans une véritable fournaise littéraire et, à le lire, nous attisons le feu de notre propre plume. Parlant de lui, on a parfois évoqué le nom de Gertrude Stein. Ce qui les rapproche le plus, c'est le vrombissement de leur style, leur ron-ron d'enfer. Comment peut-on écrire, par exemple, que « la nature se sourit dans le miroir de l'éternité », si ce n'est emporté par le mouvement d'une plume surchauffée? La lecture de Miller nous saoule et nous laisse imbibés, presque écœurés, vidés en tous les cas. On en sort avec la gueule de bois. Le lire c'est aimer. Ainsi est-ce le trahir que de ne pas le lire tout entier d'un seul jet, d'un même souffle.

Nous entrons dans Miller avec n'importe lequel de ses livres, à n'importe quelle page et, tout de suite sommes pris. Cela vous colle aux yeux, aux doigts, à l'âme. Le produit que Miller nous offre n'est pas littéraire, c'est une drogue, un élixir, si tant est qu'il soit capable d'en produire un : tout l'exotisme de l'Occident.

Miller s'embarque pour la légèreté, il ouvre les vannes, s'avoue qu'il a trouvé, ne rougit plus de ses trouvailles, ne s'entortille plus dans ses fausses hontes. Le patineur sait-il qu'il fait de l'art? Il n'est que de se lancer, d'oser. Combien d'œuvres n'ont-elles pas vu le jour par pudeur, par la stupide modestie de leurs auteurs?

Ecrire c'est aussi, après des efforts surhumains, consentir à passer : un sommeil, une veulerie. Miller s'épie jusque dans

ses moindres réactions pour les goûter toujours plus profondément. Sa poésie consiste à suivre ses impressions fugitives au point d'en épouser chaque mouvement. Elle naît de sa disponibilité. Miller écarte tout préjugé, et suit la vérité jusqu'où elle l'entraîne. Ainsi dans le *Tropique du Capricorne*, dans un passage qui n'est plus pornographique tant il se trouve porté par un admirable souffle poétique, Miller, évoquant les différentes natures du sexe féminin en arrive-t-il à dire : « et puis il en est qui secouent des petits drapeaux à la Noël. »

L'écrivain habille ses fantasmes, se plie à sa bizarrerie ; une bizarrerie qu'il sauve du ridicule par le seul courage de l'exprimer, comme un enfant qui dessine en rêvant et laisse aller sa plume au gré de sa fantaisie. C'est par sa liberté de langage, aussi, que Miller est grand. « Moldorf est ivre, écrit-il, à son tour ivre de mots. Il n'a pas de veines ni de vaisseaux sanguins, pas de cœur ni de reins. Il n'est qu'une malle portative, pleine d'innombrables tiroirs, et dans les tiroirs se trouvent des étiquettes libellées à l'encre blanche, marron, rouge, bleue, vermillon, safran, mauve, terre de Siègne, abricot, turquoise, onyx, ajon, hareng, havane, vert de gris, gorgonzola. » Un délire!

Ecrire, enfin, c'est préparer son propos pour s'y conformer ensuite le plus exactement possible, tenter de faire coïncider sa vie et son rêve. On n'écrit pas sans brouillon. Illisible, une page n'en est que plus sincère, elle relève alors du songe. C'est un ange avec lequel il faut compter, se battre. Miller engage une lutte précise afin de soumettre ses mots à de nouveaux méandres, vers une pensée plus aiguisée. Ainsi ce brouillon n'est-il qu'un dessin sur du papier, moins encore : à peine appuyées, des glissades. Ecrire, c'est dessiner le drapeau de son nom. Miller se perd dans les plis du sien, se monte, hurle. Il travaille sans savoir si cela se tient et compte passionnément sur le tour dactylographique qu'il donne aussitôt à ses ouvrages. Plus un miroir est fumé, plus l'image qu'il nous renvoie de nous-même nous enchante. Tel un peintre cubiste, Miller attend de la reproduction typographique et une matière et un format. Mais si certains tableaux sont encore plus beaux que leurs reproductions, les textes de Miller sont, eux, aussi somptueux imprimés que manuscrits. *Aboutir à un livre*, voilà tout au

long de la vie de Miller, son obsession. Un livre, qu'est-ce que cela veut dire? Des pages, avec des caractères dessus? Le *Tropique du Cancer*, est-ce un livre? Oui, tant qu'il sera possible à un ensemble de feuilles imprimées de toucher si peu terre :

« Je fermais les yeux, mais les messages continuaient d'affluer. J'espérais qu'en consignait quelques mots-clef, j'arrêterais le flot, mais cela n'opérait pas. Des phrases entières se déversaient en moi, puis des paragraphes, puis des pages. Ce phénomène me stupéfie toujours, même s'il se répète fréquemment. Essayez de le provoquer, vous échouerez lamentablement. Essayez de l'étouffer, le comprimer, et vous en serez encore pour vos frais... Pendant toute l'année que j'ai consacrée à *Plexus*... l'inondation était presque continue. Des passages entiers — en partie oniriques — me vinrent tels qu'ils ont été imprimés, et sans effort de ma part, sauf celui d'adapter mon rythme à celui de cette voix mystérieuse qui me tenait sous le charme de sa dictée. »

Mais la mémoire est là, active, qui nourrit son propos. Pour raconter tant de scènes, avec tant de détails, il faut — et bien qu'il tente de dresser un tableau complet de sa méthode, Miller ne nous l'avoue pas — qu'il les note au moment où il les vit. Mais alors sa vie ne serait-elle que de la littérature, qu'une construction? Ne la vivrait-il que pour l'écrire, l'écrirait-il déjà en la vivant? A moins que sa mémoire ne relève du prodige. Encore faut-il ne pas perdre le fil de cette mémoire; jusqu'à la lie, en défilant le cours et garder, en filigrane, la trame de son thème. Un livre n'est jamais qu'une disposition d'esprit, un angle d'attaque.

Il est des écrivains qui ont moins besoin de vivre que de ruminer. Volontiers, ils croient devoir chercher l'inspiration ailleurs, au bout du monde. Pour un peu, ils la feraient dépendre d'un cataclysme, alors qu'elle leur crève les yeux. Miller écrit avec sa misère, sa joie, ses déambulations, son sexe. Aussi sa vie dépend-elle de son travail, de sa réussite. D'écrire sa peine, ou de se dire qu'on l'écrira, aide déjà à la supporter. Mais ce n'est pas sans mal que Miller parviendra à ne plus vivre étouffé par la vérité qu'il traque. Nous assistons, dans ses livres, au processus de la création littéraire dans ce qu'elle

a de plus élémentaire. Il ne construit pas un roman, ni un poème, ni une épopée; il vit. Pauvre Miller! Toute cette souffrance pour être si passif, aussi passif que nous le sommes en le lisant! Il doit cependant exploiter la voix qu'il entend, trouver le courage d'en tirer parti, et ce, jusqu'à mourir d'écrire, de ne pouvoir écrire toute sa peine. « Que fait-on », dit-il après que sa femme l'a quitté en emmenant son enfant, « que fait-on quand les vagues s'élèvent et s'abaissent, quand les mouettes vous jettent leurs cris à la figure, quand les busards viennent tourner autour de vous comme si vous étiez déjà un morceau de viande morte? » Et à la fin de son interminable plainte « que fait-on quand le ciel est si bleu et si vide, pourtant ». Déjà, sa consolation est au cœur de son cri. Il souffrira donc de ne pas parvenir à exprimer assez sa douleur. Cette douleur-là est, par excellence, celle de l'amour.

Miller écrit entre deux précipices, entre la paresse et le risque de tomber dans le poncif. A trop se monter, n'a-t-il pas tendance à philosopher? En dépit de ce qu'il croit, Miller est le contraire d'un philosophe, d'un penseur. « Es-tu un autre Nietzsche? » se demande-t-il. Il sent que, comme lui, Nietzsche est un poète. Il ne se rend pas compte que l'on a voulu faire de lui un philosophe, et qu'ainsi on l'a trahi.



Avec Miller, pour la première fois dans les lettres américaines depuis Walt Whitman, depuis les *Feuilles d'Herbe*, depuis les *Enfants d'Adam* — qui contiennent tout Miller en germe — on peut être à la fois blanc, normal et heureux sans être pour autant un imbécile. « Tout a réussi sauf l'amour », écrit-il à Durrell. Dans ce domaine, malgré ses quatre femmes, il ressemble... à Balzac : toute la vérité dans leurs livres et une double vie pour vie. A propos de Balzac n'écrit-il pas « qu'il trouve d'innombrables analogies entre sa vie secrète et la sienne ». Mais Miller s'en sortira toujours. Sa force, son ascendant sur les autres y compris les femmes, c'est son bonheur d'écrire. On croit se trouver en présence de livres sur l'amour, mais il proclame d'abord son amour des lettres. Son seul véritable problème, le même que celui de

son ami Cendrars, c'est de démarrer. Il n'y parvient pas toujours sans y perdre quelques plumes, il y a de l'enfantillage dans sa volonté de s'extasier. Mais il est habile : cette ombre s'estompe vite et la mièvrerie de ses départs se transforme en goût de vivre.

Miller nous donne l'étalon-or de la littérature autobiographique de ce temps. Si je dis l'étalon-or, c'est qu'en ces matières, pur, le cri vaut toutes les richesses. Sans doute a-t-on fait plus fin, plus tortueux aussi ; on n'a guère fait aussi sincère. D'autres, souvent, par souci de loyauté, se perdent de vue eux-mêmes. Miller ne se quitte pas d'une semelle, et si ses livres sont un art d'écrire, ils sont aussi un art de vivre puisque aussi bien, chez lui, les deux notions se confondent. Miller est notre mauvais ange, l'ange gardien qui nous défend de mal vivre, notre conscience, la voix du bonheur. Son cri de joie est comme le contre-ut de la gamme des plaisirs. Il semble que Miller a compris que son talent se réduisait à savoir exploiter les interstices, les entre-deux, les trous de sa pensée, pour en extraire de la pensée. Ce ciment — et c'est en cela qu'il montre une intelligence presque juive, quasi proustienne — il le réussit à ce point qu'il renverse son jeu et que l'on prend pour une liaison ce qui, d'abord, était un *passage*. Dans *Le Colosse de Maroussi*, ce sont les villes qu'il n'aime pas, comme Nauplie, dont il parle le mieux. Il n'atteint pas à cette virtuosité du premier coup, certes, il lui a fallu beaucoup de travail ; il lui a surtout fallu se dénouer.

Dans les premiers temps, à l'époque du Bronx, Miller chérissait encore trop ses pages pour, en dépit de ses souhaits, être un écrivain. Ecrire est affaire de générosité et la parcimonie n'est que... littérature. Peu à peu, en matière littéraire, il a accepté le débraillé. Bientôt, il n'a plus peur d'affronter sa tâche, il traverse ses livres avant même de les avoir rédigés. Il atteint alors à la dimension de son souffle. L'ampleur lui sied mieux que le carcan trop étroit des nouvelles. On le sent mal à l'aise dans les récits de son *Printemps noir* ou dans son *Sourire au pied de l'échelle*. Miller brise toutes les formes littéraires. Au reste certains de ses livres, tel *Max et les Phagocytes*, ne sont que les bancs d'essais des autres : des *Tropiques* ou de la *Crucifixion en Rose* ; les *Contre*

Sainte-Beuve de sa *Recherche du Temps Perdu* à lui. Lorsqu'il a peur d'être court, il écrit non pas des nouvelles, mais des « trucs », joue au bateleur qui vendrait des étoiles.



Après avoir hésité longtemps avant de se mettre au travail — il a dû attendre jusqu'à sa quarante-troisième année pour voir publier son premier livre — Miller a finalement risqué ses tentacules un peu dans tous les genres. Si, parfois, ses tentatives désespérées pour atteindre à la beauté furent couronnées de succès, parfois, aussi, elles échouèrent. Son *Rimbaud* est l'exemple presque parfait de ces sortes d'échecs. Ici l'effort a été trop grand et Miller a sombré dans la philosophie, voire le pathos. « A l'anabase de la Jeunesse, écrit-il, Rimbaud oppose la ratabase de la Sénilité » ! « C'est la girafe humaine se parlant à elle-même », écrit-il encore, et, enfin : « Ses rêves se couvrirent de rouille. » Qu'y a-t-il de plus triste que des images qui ne portent pas ? Non, décidément, Miller n'était pas fait pour décortiquer les poètes, celui-là encore moins qu'un autre. « En Rimbaud, je vois comme en un miroir », écrit-il. Est-ce parce que l'auteur d'*Une Saison en Enfer* est exactement son contraire qu'il a cru voir en lui un miroir ? En regard de celle de Rimbaud qu'il envie, son inadaptation à la vie paraît encore plus artificielle. Oh sans doute est-il poursuivi par l'obsession de la matrice, l'obscurité du sein maternel, mais cela ne saurait suffire à faire d'eux des jumeaux. Miller lui-même en a conscience, qui multiplie les raisons qu'il a de se sentir éloigné de lui. Mais, alors, pourquoi ce livre, pourquoi Rimbaud ? C'est de la redondance. Je suis sévère ! Miller nous accule à la sévérité. Pire, avec son *Rimbaud*, tout passe comme s'il nous trahissait. Il ne faut pas que Miller décolle, il faut qu'il reste collé à ce qu'il décrit, qu'il s'en tienne à la décalcomanie. Alors, mais alors seulement — la formule est vilaine mais juste — à le lire on a le sentiment d'économiser une vie.

En dépit de son génie, Miller use tout de même de ficelles : la camaraderie d'abord. On ne se départit pas de l'impression que, quoi qu'il en dise, elle est un peu forcée, artificielle. Loin

de moi l'idée de le lui reprocher. Pour naître, l'amitié, elle aussi, n'a-t-elle pas besoin d'un petit coup de pouce? En fait de trucs, Miller joue aussi sur les mots, lesquels, souvent, lui servent de charnière : « Ils m'ont demandé ce que j'avais à déclarer et j'ai répondu : je déclare que je suis un traître à la race humaine. » Ces mots, Miller abuse de leur sens et quand il les a vidés de leur contenu, sciemment il déraile, à bout d'expressions débouche sur la sexualité, l'érotisme le plus effréné, qui, à point nommé, vient le tirer d'embarras. Au vrai, cette littérature en train de se faire n'a pas toujours été en train de se chercher. Avec le *Tropique du Capricorne*, et la *Crucifixion en Rose*, Miller a trouvé son rythme. La sexualité n'y est pas qu'épisodique. Sans elle, Miller n'est plus Miller. Ceux qui la lui reprochent le rejettent en bloc. Si la vision de l'écrivain embrasse tout l'univers, c'est grâce à ses pages érotiques qu'elle fait voler le monde en éclats. Il nous convainc de la nécessité de nous abandonner à nos impulsions, d'aller dans le sens de la nature. Il fustige les conventions, chante la vie, la glorifie.

Les critiques que, dans sa *Correspondance* avec Miller, Durrell formule à l'endroit de *Sexus*, surprennent : « La vulgarité morale qui s'y montre si souvent est pénible du point de vue artistique. » En fait de vulgarité, ne serait-ce pas la morale de ce truqueur de Durrell qui en serait teintée? Au reste que vient faire là dedans la morale?

S'il souhaite abaisser les barrières que ses difficultés de contact dressent entre lui et les autres, à force d'humanité, Miller a quelque chose d'un Bouddha. Il exerce sur les femmes un pouvoir irrésistible. Ses traits parlent et le dispensent de toute conquête. Il fait l'amour comme on dit bonjour. Il ne s'agit pas de conquêtes, Miller n'est ni Casanova, ni Don Juan. Les femmes le devinent, précèdent son désir. Miller n'aime pas seulement les femmes, il les admire, les tient pour nos égales. Au reste, une femme n'est digne de ce nom que lorsqu'elle fait montre de qualités masculines, notamment de volonté. Une femme qui se donne est une femme qui prend. Miller n'hésite pas non plus à déclarer que, de leur côté, les hommes véritables possèdent des qualités féminines. De leur sensibilité aussi grande que celle des femmes, ils savent tirer

parti. A moins qu'elles ne soient juives, infirmières, ou mères en amour — ces trois propositions revenant à la première qui les contient toutes — les femmes sont les plus frustes.

«-Vous n'êtes pas juif, alors, me dit-il?

— Non, mais on me prend souvent pour tel. »

Cette réponse, Miller ne la fait pas sans plaisir. Etre pris pour un Juif par un Juif, il y a de quoi combler tout homme sensible. Avec ses petits yeux bridés — sexuel, le plaisir bride les yeux — ses lèvres épaisses où courent la finesse et l'esprit, son air foetal qui semble confirmer son ouverture sur le monde, Miller peut effectivement passer « pour tel ». Son visage de Bouddha donne l'idée qu'il faut bien, même bridés, deux yeux, un nez, une bouche pour qu'il soit, pour que nous soyons. Ainsi n'est-il pas étonnant que sa femme Mona soit juive. Tendres, intelligentes et souples, les Juives conviennent aux poètes, qu'elles illuminent. Avec leurs formes bien pleines, leur liberté et leur cervelle d'homme, elles sont faites pour l'amour.

Plus on est soi, plus on est les autres. Poussée à bout, l'introspection débouche sur autrui. Miller, c'est le Leiris du pauvre, un homme qui, parce qu'il parle de lui, ne tombe pas pour autant dans l'intellectualisme. Il n'a pas besoin du pathos taumachique pour expliquer ses amours, ni son engagement littéraire. L'amitié la plus chaude n'a souvent pour origine que le contact de deux narcissismes qui s'attisent. Quant au fameux égocentrisme des écrivains, il peut être tenu pour un altruisme qui embrasse tout l'univers.

J'ai parlé d'allures de Bouddha, d'amitié. Par le biais de la fraternité, le paganisme de Miller rejoint le christianisme. Miller est un chrétien qui s'ignore, mais c'est avec ses sens qu'il entend exprimer son amour, l'exprimer jusqu'à en revenir au limon.

Oui, Miller est un Juif, pour qui la Terre Promise est l'Europe, et, d'abord, la France où sa plume perdra pourtant beaucoup de son mordant. Le Paris de *Max ou les Phagocytes* ne vaut pas New York, Pigalle... Greenwich Village ou le Bronx. Larbaud a raison, la qualité de touriste vous colle à la peau et, jusque dans les lits des prostituées, il semble qu'il

soit impossible de s'en défaire. Mais en Grèce, pour le Miller du *Colosse de Maroussi*, les choses se présentent un peu différemment. La Grèce l'a tout de même confirmé dans son cri. Il est vrai que sous la chaleur on se demande comment notre pauvre amour bourgeois pourrait résister longtemps? En matière de sincérité amoureuse le soleil est un révélateur impitoyable. N'empêche, tant qu'il vit en Amérique, où il se morfond, son ton se maintient. Dès qu'il la quitte, ce n'est plus tout à fait ça. Le dépaysement n'est pas la seule cause de cette désagrégation. Au Havre, Miller a déjà commencé d'oublier Mona, qui l'aidait si bien à écrire. Malgré la haine qu'il nourrit à l'endroit de ses compatriotes, Miller est très profondément américain. S'il voue son pays aux gémonies, s'il gémit à longueur de livre son désir de le fuir, il ne peut s'en détacher. Au vrai, il est un produit de luxe, le misérable d'un pays de cocagne où l'opulence s'appelle standard de vie, le mendiant d'un « cauchemar climatisé ». Lorsqu'il décrit l'Amérique telle qu'il la voit, ou peut-être seulement voudrait la voir, il la crée, la redécouvre et l'exalte. Et tout cela n'est pas fini. Il paraît qu'il prend des allures de mage dans son village! Il paraîtrait aussi qu'il s'y passionne pour le Zen! Il n'a décidément pas encore résolu son conflit avec sa terre : *Big Sur* est l'effort désespéré d'un homme qui cherche à rêver son pays autrement.

Mais si le *Cancer* ne vaut pas le *Capricorne*, ni *Big Sur* les *Tropiques*, précisément parce que ces livres accrochent, résistent, on ne peut les quitter. On ne se défait pas plus des mauvais Miller que Miller ne se débarrasse de ses tics. Miller est d'abord un écrivain d'anthologie et non l'auteur d'une véritable somme poétique. Toute sa vie il s'est cherché, si bien qu'il a encombré son œuvre de redites et s'y est empêtré. Au moment de s'attacher à son *Plexus*, il écrit à Durell : « Je me prends à regretter d'en venir bientôt au terme de ce travail à mes yeux si précieux. Ma vie autobiographique, si je puis dire, sera alors achevée. Dieu seul sait ce qui s'ensuivra. Peut-être abandonnerai-je le métier d'écrivain... » Miller n'a pas su s'arrêter à temps, voilà la critique que son ami Durell aurait pu lui faire. En effet, quand il profère des généralités sur la sexualité et s'érige en professeur d'érotisme (*L'Obscénité et La loi de Réflexion* dans *Souvenir*,

Souvenirs), Miller fait fausse route. Il n'est pas Georges Bataille.

« La chanson de moi-même est la chanson du monde », écrit-il. Mieux encore : une prière. « Dieu n'a jamais voulu autre chose que mon accomplissement », dit-il, « ou alors pourquoi m'aurait-il mis sur la terre? » Le seul accomplissement de Miller est l'écriture. Au-delà du plaisir et de son assouvissement, il avoue lui-même que la sensualité n'est qu'une émotion de la chair, et que la chair n'est rien. Mais lorsqu'il atteint à ce degré de nostalgie où il risquerait de vieillir, il réinvente son désir. Alors, il décide de repartir à la conquête de lui-même, et, comme l'alphabet du plaisir, réapprend le corps de sa partenaire.

Quand il se trouve au bout de son rouleau et qu'il veut raconter une nouvelle aventure, Miller n'a qu'une ressource, dont il use sans vergogne : il met la main dans sa poche, s'aperçoit qu'il n'a plus un sou, et se demande qui il pourrait bien aller taper. Ceux qui ont de l'argent ne *rentrent* jamais dans le leur, ceux qui n'en ont pas s'en sortent toujours. Miller a compris qu'il faut mieux chercher de l'argent chez ceux qui en manquent que chez ceux qui en regorgent, du réconfort chez ceux qui cafardent plutôt que chez les béats de ce monde.

Bien qu'il n'ait cessé de se vanter de sa pauvreté, Miller a toujours été riche, riche ne serait-ce que de son dénument. Celui-ci ne fut jamais une véritable pauvreté, tout au plus une bohème. Il exerce sur ce point une espèce de chantage qui frise l'insolence. Tout humain qu'il soit, Miller, aux yeux d'un marxiste, paraît sans doute un pantin, sa misère : une bouffonnable fiction? Pourtant c'est là le pivot de ses livres, la charnière de ses passages, l'une des sources de son inspiration. Aussi doit-il être bien gêné aujourd'hui que la gloire l'a touché. A la rigueur, parce que cela rime avec poète, nous concevons Miller clochard, mais pas bourgeois. *Big Sur*, c'est l'échec d'un homme qui n'était pas fait pour réussir. Ainsi son talent contenait-il le ver qui devait le ronger : sa qualité, qui a fait de Miller un des phares de ce temps.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Rédacteurs en chef : JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND
Secrétaire générale : DOMINIQUE AURY

publiera dans ses prochains numéros :

MARCEL ARLAND : Les Pins
JACQUES AUDIBERTI : La Guillotine
MARCEL BISIAUX : Les Fiancés
LOUIS BRAUQUIER : L'Hiver
MICHEL BUTOR : Sur le Théâtre de Victor Hugo
RENÉ CHAR : Poèmes
JACQUES DUPIN : L'Hôte par Effraction
JEAN-PIERRE FAYE : L'Écluse
JEAN GRENIER : La Création
JEAN GROSJEAN : Runes
PHILIPPE JACCOTTET : Poèmes
MARCEL JOUHANDEAU : Journaliers
ROGER JUDRIN : L'Œil et la Plume
MAURICE-JEAN LEFEBVE : L'Image nue
HENRI MICHAUX : Les Grandes Épreuves de l'Esprit
A. PIEYRE DE MANDIARGUES : Le Fils de Rat
JÉRÔME PEIGNOT : Benjamin Constant
JACQUES RAVELIN : C'était une autre fois
JEAN STAROBINSKI : Kierkegaard et les Masques
ANDRÉ SUARES : Lettres

JEAN PAULHAN, MARCEL ARLAND et DOMINIQUE AURY
reçoivent sur rendez-vous.

La revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Pour tout changement d'adresse, prière d'adresser la dernière bande
d'abonnement et la somme de 0,20 F.

Les auteurs non avisés dans un délai de trois mois de l'acceptation de leurs
manuscrits peuvent les faire reprendre au bureau de la Revue, où ils restent
à leur disposition pendant un an.

Seuls les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les
frais de poste sont retournés à leurs auteurs.

TARIFS D'ABONNEMENT			
France et pays de la Communauté :		Étranger :	
6 mois.....	27,50 F	1 an.....	50 F
6 mois.....	31,25 F	1 an.....	57,50 F
Édition de luxe			
1 an.....	113,75 F	1 an.....	125 F

Les abonnements sont reçus au siège de la Revue,
5, rue Sébastien-Bottin, Paris-VII^e. — Compte chèque postal PARIS 169-33

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET C^{ie}. — MESSIL (REUVE).

N. M. P. P.

1^{er} SEPTEMBRE 1964

12^e ANNÉE N° 141

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

JEAN BLANZAT Mesdames la Mort
MARGUERITE YOURCENAR..... Conversation à Innsbrück
ROBERT ANDRÉ L'Homme qui a perdu son Ombre
ÉDITH BOISSONNAS Croissance
JEAN BLOT Les Illusions nocturnes
SERGE DOUBROVSKY..... Polyeucte I
CLAUDE NÉRON Le Combat de Boxe

CHRONIQUES

Le Balzac de M. Wurmser, par ROLAND CHOLLET
Henry Miller ou le Juif manqué, par JÉRÔME PEIGNOT
L'Enfance, quelle Bêtise, par JEAN DUVIGNAUD
Le Point privilégié, par ROLAND RECHT

NOTES

PAR HENRY AMER, ÉDITH BOISSONNAS, ALAIN BOSQUET, CLAUDE
MICHEL CLUNY, JEAN FOLLAIN, PHILIPPE JACCOTTET, MARC MICHEL,
ANDRÉ MIGUEL, WILLY DE SPENS.

LE TEMPS COMME IL PASSE

Parenthèses de ROGER JUDRIN : Le dessus et le dedans du Panier
ANDRÉ DUBOIS LA CHARTRE : Le Corps humain
YANN GAILLARD : Curiosités
GEORGES PERROS : Les Iles

TEXTES

Horoscope de KÉPLER
Traduit du latin par HÉLÈNE FLACELIÈRE

nrf